

il le refondit ; qu'il inventa des rythmes d'une grâce et d'une harmonie exquises ; qu'il fut poète à la large inspiration et, aussi, artiste fin et délié, patient à choisir les mots et habile à les ciseler ?

*Enfin* Malherbe vint, dit Boileau. Ce soupir de satisfaction n'étonne pas sur les lèvres de Boileau ; Malherbe est son maître. Tous deux ont travaillé à même besogne : épurer, contenir, polir, discipliner. Si l'un fut nommé le *législateur du Parnasse*, l'autre était appelé, de son vivant déjà, le premier *grammairien* de France. Ordre, règle, proportion, labeur qui lime : ç'a été la devise de Malherbe. Notez qu'en politique et en religion, sous Henri IV et Louis XIII, ce même travail d'apaisement et d'unité se poursuit grâce à Sully et à Richelieu. Une impulsion puissante jette le peuple, las des dissensions qui avaient attristé les règnes précédents, dans les bras du roi, en qui il voyait son protecteur et son sauveur. Les réveils passionnés du xvii<sup>e</sup> siècle avaient causé tant de ruines morales et matérielles, que la nation entière aspirait au repos, fût il même acheté au prix des libertés qu'elle revendiquait naguère, aux Etats généraux, avec une si courageuse indépendance. Ronsard et son école étaient les poètes d'une époque que des courants impétueux entraînaient à toutes les hardiesses ; Malherbe fut, au contraire, le poète d'un temps qui s'imposait la tâche de se contenir et de se soumettre au frein. Il porta sa réforme sur la langue et sur la versification. C'était tout ce qu'exigeait la *modernité* d'alors. Abondante, forte, colorée, brillante, la langue, au sortir des mains de la *Pléiade*, manquait de discipline, de goût, peut-être de clarté. Provigner des mots sur les vieilles souches, en faire de nouveaux, c'était ouvrir la porte à de téméraires imprudences. Malherbe proscrivit ces excès ; mais il dépassa la mesure de la sévérité. En excluant de la langue les termes qui n'étaient pas natis de l'Ile-de-France, il se privait d'une richesse légitime : volontairement, il amoindrissait le trésor national au profit d'une théorie exagérée. Et quand il recommandait de n'admettre que des mots *dégasconnés*, il oubliait que les patois de province étaient, comme le français, issus d'une même source : le latin. Où Malherbe avait plus raison, c'est quand il poursuivait les négligences dans la versification. Des césures régulières, des rimes riches, une plus exacte observation des règles de l'hémistiche, et du nombre, la fuite de l'hiatus : tels sont les résultats heureux que notre poésie doit à Malherbe. Du moins, il apporta dans toutes ces choses, déjà connues de Ronsard, plus d'ordre, plus de précision ; il leur donna une haute autorité. C'est à partir de lui qu'elle firent loi. A Malherbe surtout convient la définition que Buffon donnait du génie : en lui, l'inspiration prime-sautière et la verve originale sont suppléées par une longue patience.

La partie, en effet, devenait rude. La vieille mobilité gauloise s'insurgeait. La fièvre du mouvement et de la révolte agitait des écrivains nombreux et soutenus par des patrons de haute noblesse. La "Fronde" groupait non seulement en politique, mais encore en littérature et en morale, des mécontents, qui rêvaient un tout autre ordre de choses. Aventuriers, sensuels, épris de bonne chère, ennemis de toute règle, ils n'aspiraient qu'à vivre à leur fantaisie. Anne de Gonzague, Mlle de Montpensier, Mme de Longueville, n'étaient pas suivies que de